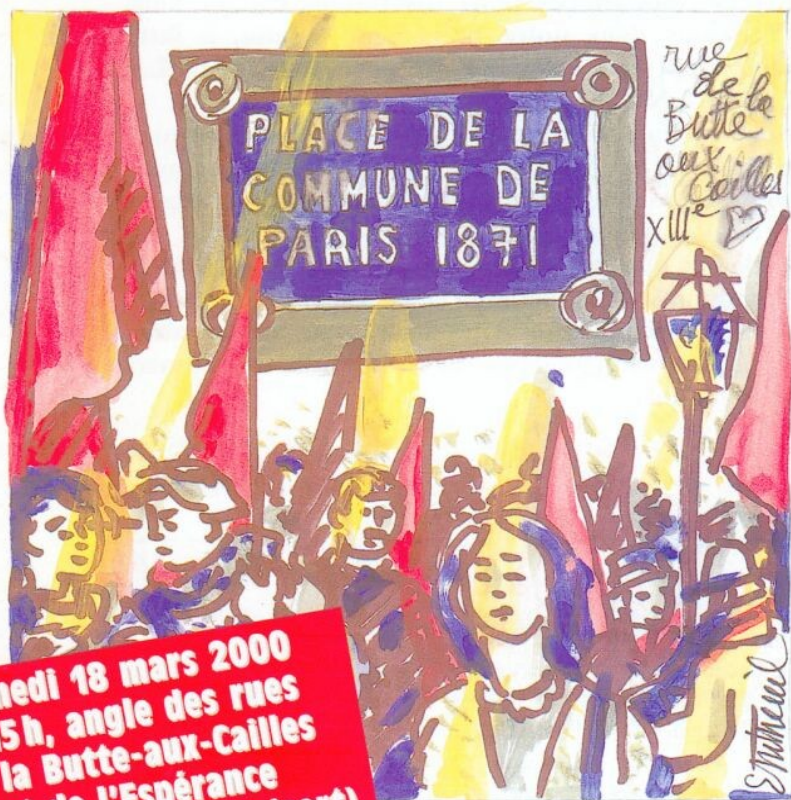


La Commune

BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS



**Samedi 18 mars 2000
à 15h, angle des rues
de la Butte-aux-Cailles
et de l'Espérance
Paris 13^e (métro Corvisart)**

Venez nombreux !

PREMIER TRIMESTRE 2000 - NOUVELLE SÉRIE - NUMÉRO 8



Rendez-vous

le 18 mars 2000

Il faut bien s'y décider.

Pendant des années, notre association, comme nous l'écrivions dans notre précédent bulletin, a lutté pour qu'il y ait enfin, à Paris, une PLACE DE LA COMMUNE 1871.

Bien que la décision en fut prise le 12 juillet dernier, par l'Hôtel de Ville, et malgré nos démarches pour connaître la date de l'inauguration officielle, il ne nous a toujours pas été répondu.

Estimant que le 18 mars, date de la naissance de la Commune, correspondait à ce qu'attendent nos adhérents, l'association des Amis de la Commune procédera à cette commémoration sur la place le samedi 18 mars à 15 heures.

**Bernard ESLINGER
Robert GOUPIL**

Déjà en 1871!

Journal officiel du 18 avril 1871

« Nous apprenons qu'on a baptisé la rue qui s'appelait Mac Mahon depuis le 4 septembre 1870 et qui s'était appelée auparavant rue de Morny, elle s'appelle aujourd'hui rue de la Commune » (1).

(Il s'agit de la rue qui allait de la place Iéna à Saint-Philippe-du-Roule et qui actuellement porte le nom d'Avenue Pierre Ier de Serbie, puis rue de Charron et une partie de la rue La Boétie).

Comment a cheminé la mémoire de la Commune

Souvent on se demande comment, malgré la répression et la conspiration du silence, la mémoire de la Commune a pu s'étendre à travers toute la France. Nous donnons un exemple au travers d'un livre d'André GAILLARD publié en 1978 (le siècle Trioulais Ed. Brissaud - Poitiers) où sont relatées les aventures de Jacques CILLET et du caporal Alexandre VIEN, habitants d'un village des Deux-Sèvres.

Raoul DUBOIS

LES aventures de Jacques CILLET, jeune bleu de la classe 70, furent plus diverses. Il partit seulement après le désastre de Sedan, avec les mobiles des Deux-Sèvres, un peu avec l'idée qu'il allait sauver son pays, comme les volontaires de 92 !... Il emporta dans son bissac de la nourriture pour huit jours et son couteau à cran d'arrêt. Il se rendit à Melle, chef-lieu d'arrondissement, comme son ordre d'appel le lui précisait. Là, il attendit que tous les mobiles du sud des Deux-Sèvres fussent rassemblés et huit jours après son premier départ, il repassait sur la route de Mougon, dans sa commune natale, nanti d'un uniforme neuf et d'un Chassepot d'occasion. Le fusil pesait lourd, la giberne aussi ; le sac, la gamelle, la toile de tente l'encombraient, mais il passait digne devant les habitants des villages traversés qui donnaient à boire aux soldats.

À Niort, il fallut attendre que tous les mobiles soient équipés. On constitua les compagnies, les sections, les escouades. Et l'on partit sans se presser, on s'épuisa en marches, contre-marches à la recherche d'un ennemi invisible ; on ne le trouva pas, comme si aucun Prussien n'occupait la France !... Et la fin de la guerre survint sans coup férir, mais on avait marché, marché, marché...

Et par hasard, on se trouva dans l'armée de Monsieur Thiers, aux environs de Versailles. C'est ainsi que Jacques CILLET, un beau jour, apprit de la bouche de ses chefs que ses ennemis étaient les Communards : des Français ! des Parisiens ! du pauvre peuple de sa propre capitale ! Alors qu'il partait avec le ferme désir de bouter les Prussiens hors de France, il comprenait subitement que ses chefs l'entraînaient dans une guerre contre ses propres concitoyens. Il le comprit d'autant plus qu'il alla investir Paris.

Son caporal s'appelait Alexandre VIEN, natif de Boisragon, commune de Breloux ; lui, comprenait encore mieux, vu son instruction. Il expliquait à ceux de son escouade que les Communards étaient des frères et qu'il ne fallait pas les tuer.

Une nuit, comme ils gardaient des prisonniers parisiens, sous la tente, Alexandre VIEN, le caporal Jacques CILLET de Triou, François PIQUE-REAU de Saint-Rhue et Sulpice Blanquet de Souvigné, toute la nuit on causa. Les prisonniers enseignaient la Commune aux paysans des Deux-Sèvres. Ils savaient tant de choses... Ils connaissaient les aspirations du petit peuple. Ils les expliquaient si bien... Avant l'aube, dans la nuit noire, Alexandre VIEN souleva un coin de la toile de tente et fit évader ses prisonniers communards.

Le lendemain on lui enlevait ses galons sur le front des troupes. Le rapport que Jacques CILLET n'écoutait qu'à moitié parlait de déshonneur... Les habitants de Breloux, à son retour, en jugèrent autrement : ils élirent VIEN, Conseiller général, après l'affaire Dreyfus.

Assemblée générale
de l'Association des Amis de la Commune
Samedi 4 mars à 16 heures
Bourse du Travail salle Jean-Jaurès
3, rue du Château-d'Eau (métro République)

La Commune

« Porteuse d'espoir » de Peter Watkins (1)

Enfin le film que nous attendions sur la Commune. Il ne s'agit pas de l'une de ces superproductions de style hollywoodien mais d'une œuvre plus profonde et réfléchie, animée par un souffle révolutionnaire, unissant dans un même combat les luttes pour la Commune et celles de tous les opprimés et exploités du monde entier.

Sous l'impulsion stimulante du réalisateur Peter WATKINS, les interprètes (non professionnels en majorité), transfigurés par l'événement, sont devenus des femmes et des hommes de 1871 avec leur enthousiasme débordant et leur foi ardente dans la république démocratique et sociale.

L'action qui se déroule dans le 11^e arrondissement, un des secteurs les plus révolutionnaires de Paris, permet d'exalter l'épopée communaliste, son œuvre, sa grandeur et aussi ses faiblesses.

À juste titre, Peter WATKINS a insisté sur les rôles des femmes dans l'insurrection. Elles ont su allier leur action politique aux revendications économiques et sociales, exigeant le respect de leur dignité et l'amélioration de leurs conditions de travail. Comme le dit si crânement une de ces fières militantes : « J'aimerais avoir le temps de penser ».

La Commune les a énergiquement soutenues dans leurs tentatives de libération et elles l'ont défendue avec une bravoure qui force l'admiration.

Un plaisant anachronisme (l'introduction de la Télévision dans l'intrigue) va stigmatiser la fonction de désinformation des médias et leur contribution au décervelage des citoyens.

Dans le cadre de l'exposition des photographies de la Commune organisée par le Musée d'Orsay, une projection en avant-première du film « La Commune » aura lieu au cours du mois de mars prochain (1).

Tous les amis de la révolution du 18 mars ne manqueront pas d'assister à cet événement marquant de l'an 2000.

Marcel CERF

(1) Voir programmation Musée d'Orsay.



Histoire

La mémoire de la Com

En choisissant d'étudier les représentations de la Commune de 1871 à travers la presse ouvrière havraise de 1880 (date de l'amnistie complète) à 1922 (scissions politique et syndicale dues à la révolution russe de 1917), j'espérais rencontrer des débats passionnants sur la dernière révolution française au sein du mouvement social et ce, d'autant plus que j'avais choisi d'ouvrir mon corpus aux journaux syndicaux d'une part et, d'autre part, aux journaux politiques « de gauche » : anarchistes, socialistes, communistes, sans oublier les organes radicaux et radicaux-socialistes (d'anciens communards figurant dans leurs rangs) malgré leurs préoccupations parfois lointaines du mouvement social.

Le dépouillement de quelques 27 feuilles, soit 3 000 numéros environ, a permis de répertorier 209 références à la Commune, dont 164 pour le seul *Progrès du Havre* (1897-1915), organe socialiste révolutionnaire de tendance allemaniste, dirigé par Hippolyte Hanriot. Avant lui, les anarchistes, qui disposent du journal *le Communiste de Normandie*, se réclament le plus vigoureusement de la Commune dans la presse ouvrière havraise. La position des radicaux et radicaux-socialistes est, quant à elle, bien plus ambiguë, puisque les très rares références ne sont guère que des condamnations de la répression versaillaise, sans évocation de l'insurrection. Reste l'attitude résolument silencieuse des journaux syndicaux, et notamment de *Vérités*, l'organe de l'Union des Syndicats du Havre. Cette organisation, imprégnée par le syndicalisme révolutionnaire, est particulièrement puissante au Havre, ville industrielle et portuaire. Aucune évocation de la Commune n'a été identifiée dans son journal, qui célèbre, au contraire, avec éclat le 1^{er} mai. L'insurrection de 1871 est-elle jugée trop politique, insuffisamment socialiste, et donc lointaine de la lutte syndicale ? Cette impression est à relativiser, car les syndicalistes sont impliqués dans une autre pratique commémorative : la fête du 18 mars.

Depuis 1897, les allemanistes célèbrent l'anniversaire de la Commune par une réunion des militants. La soirée s'ouvre par un discours rendant hommage à la révolution, puis se poursuit par un concert. Une



Commune au Havre

collecte est organisée pour soutenir les luttes sociales en cours dans le pays. La solidarité ouvrière s'exprime donc vigoureusement dans ce rassemblement, qui mêle socialistes et syndicalistes - ces derniers participant activement - au-delà des clivages idéologiques. Ainsi, en 1901, les socialistes indépendants, de tendance réformiste, se joignent à la fête avec entrain. C'est dire que la mémoire de la Commune est entretenue dans une certaine ambivalence. Alternativement mère de la République, par un raccourci historique contestable, et aube de « temps nouveaux », la Commune célébrée est en quelque sorte caméléon, selon qu'il s'agit de montrer l'attachement à la République ou l'intention révolutionnaire. En ce sens la mémoire de la Commune est un peu un baromètre de la position du mouvement social havrais par rapport au régime. Or, à partir de 1908, le rituel du 18 mars, pratiqué de moins en moins régulièrement, connaît un véritable déclin.

De débat autour de la Commune, il n'est donc pas question au Havre, sauf en 1921 : socialistes et communistes se disputent l'héritage controversé de 1871 ; les communistes revendiquant dans cet événement le prélude de 1917. Mais dans leur lecture de la Commune, ils restent, tout comme les socialistes, peu soucieux d'analyse. Ainsi, parmi les 209 références relevées, bien peu nombreuses sont celles qui interrogent l'histoire, évoquent la démocratie directe par exemple. Autant d'indices qui pourraient laisser penser que la Commune est largement méconnue, mais porteuse d'un imaginaire intégré à l'héritage du mouvement social français. Au Havre, où il n'y a pourtant pas eu d'insurrection en 1871 - la ville était alors républicaine -, cet héritage est vigoureusement revendiqué.

Isabelle RAYNAUD

Toutes nos félicitations à Isabelle Raynaud qui a reçu, le 24 novembre dernier, le prix Jean-Maitron pour son mémoire de maîtrise sur « les représentations de la Commune dans la presse ouvrière havraise ». Une distinction qui honore notre association puisque Isabelle Raynaud en est adhérente.





La dernière bio de Vallès

Daniel Zimmermann, avec son *Jules Vallès l'irrégulier*, 465 pages, Le Cherche Midi Editeur, nous a donné, sur cet élu de la Commune de 1871 que Goncourt a pu surnommer « le barricadier des lettres », un joli pavé.



On a déjà beaucoup cherché et écrit sur Vallès, l'un des plus célèbres dirigeants communards, mais il faut reconnaître que D. Zimmermann, par son étude qui croise notamment analyse littéraire et approche historique, nous livre un personnage humain donc crédible. On découvre ainsi le mal de vivre de cet écrivain-journaliste. Sa fameuse trilogie, *L'Enfant*, *Le Bachelier*, *L'Insurgé*, qui l'a immortalisée, est bien née de la souffrance et dans la souffrance. Et pourtant son socialisme révolutionnaire - il se présenta comme le « candidat des pauvres » - fit bon ménage avec certains sentiments réactionnaires à la Céline et une volonté de réussite tout à fait exceptionnelle dans le monde du journalisme.

Vallès, on s'en doutait, n'était qu'un homme avec ses qualités et ses défauts. Et il est difficile, au regard de l'histoire, de garder une auréole qui trouve plus sa justification dans la légende que dans la réalité. Reste le talent littéraire.

Alain DALOTEL



Nous apprenons que le musée de Saint-Denis permettra d'accueillir au printemps prochain une exposition permanente du fonds de la Commune de Paris plus synthétique que la précédente, accompagnée, une fois par an, d'une exposition temporaire dont la première sera **Bruno Braquehais : un photographe de la Commune**, exposition de 136 clichés pris à Paris et en banlieue entre 1870 et 1871, acquisition récente du musée.

Chanter au mur

Dans un Paris qui compte d'innombrable lieux chargés d'histoire, le Père-Lachaise occupe une place particulière. N'est-ce pas un coin de ce cimetière conçu, en 1804, par Quatremère de Quincy, que se dresse le Mur des Fédérés ? N'est-ce pas entre ses tombes que se livrent, en de farouches corps à corps désespérés, les derniers combats de la Commune entre les héroïques défenseurs de l'Espérance et les hordes de Thiers commandées par des soudards galonnés ou étoilés ?

Jamais, jusqu'à cette fin de siècle et de millénaire, ces hectares n'avaient bénéficié d'une approche aussi sensible et intelligente que celle proposée par le professeur Danielle TARTAKOWSKY. Nous irons chanter sur vos tombes. Le Père Lachaise, XIX^e - XX^e siècle, est une œuvre pionnière.

D'une plume sûre, l'auteur montre comment les différents régimes (Empire, Royauté, République, Etat-Vichy) s'intéressent au cimetière. Ils veillent, à travers des textes draconiens et des policiers zélés, à éviter des inscriptions funéraires ou des monuments susceptibles de troubler, d'interpeller, d'inquiéter le pouvoir. Pas de rassemblements jugés séditions. Ministres de l'Intérieur et Préfets de Police révèlent les trésors de leur imagination pour interdire ou canaliser la commémoration de l'épopée Communarde, refusée puis soumise à des contraintes tatillonnes avant de connaître de fabuleux et immenses défilés, est retracée avec subtilité. Les pages sur le P.C.F., sur les sculptures rappelant les camps, sont, aussi, captivantes même (et surtout) si elles entraînent débats et controverses.

A lire avant votre nouvelle visite au Mur. A lire, en même temps que les classiques de la Commune.

Pierre YSMAL

Nous irons chanter sur vos tombes Le Père Lachaise, XIX^e - XX^e, Aubier, 276 p. 140 F.





Nous rappelons la contribution de notre ami Marcel Cerf parue e des fédérés fusillés au Mur.

Le mur des fédérés ou l'assassinat minutieu

Dans beaucoup d'histoires de la Commune on peut lire que le matin du 28 mai 1871, les 147 survivants des combats du « Père Lachaise » sont fusillés sans jugement contre un mur du cimetière qui prendra, dans leur mémoire, le nom de « Mur des Fédérés ».

Cette version des faits n'est pas rigoureusement exacte. En réalité, à l'aube du 28 mai, une compagnie du 65^e de Marche reçoit l'ordre de prendre à la prison de Mazas 144 fédérés (1) pour les conduire au « Père Lachaise ». Les prisonniers ne sont pas particulièrement inquiets, ils pensent qu'il s'agit d'un simple transfert de lieu de détention.

Escortés par des soldats, baïonnettes aux canons, ils arrivent à environ 7 heures du matin devant l'entrée principale du cimetière, boulevard Ménilmontant. Dans l'allée principale, un officier supérieur attend la compagnie et ses prisonniers. Il leur donne ordre de prendre un chemin à droite pour se rendre dans la partie nord-est du « Père Lachaise ».

A proximité du mur bordant la rue des Rondeaux se tiennent des soldats de l'Infanterie de marine et des Fusiliers Marins parmi lesquels vont être recrutés les volontaires pour former les trois pelotons d'exécution.

Des groupes de douze fédérés sont constitués, chaque groupe placé devant l'un des trois pelotons qui font feu ensemble. Trente-six hommes sont ainsi abattus à la fois. L'opération se renouvelle à quatre reprises.

Les fédérés sont passés par les armes sur le tertre qui descend en pente douce jusqu'au mur. Derrière le tertre, il y a



mai 1993 dans notre bulletin, qui éclairait d'un nouveau jour le sort

ement prémédité

de grandes fosses communes creusées pour les morts du premier siège, mais les fusillés ne sont pas enterrés dans ces fosses. Le lendemain, ils seront descendus un à un de la hauteur où ils ont été massacrés la veille, et ils seront ensevelis au pied du mur, « le mur des Fédérés », à deux mètres de profondeur.

Le récit de l'exécution des Fédérés de Mazas a été transmis au comte d'Hérisson par un sous-lieutenant du 65^e de Marche (2). Maxime Ducamp a repris à peu près dans les mêmes termes cette version des événements.

On peut objecter que ce sont des historiens versaillais, mais les faits exposés sont corroborés par un historien communard scrupuleux, Maxime Vuillaume, qui se réfère toujours à des témoignages sérieusement contrôlés (3).

En conclusion, il faut considérer cette tuerie non comme une « bavure » perpétrée dans le feu de l'action, mais bien comme un assassinat prémédité et minutieusement organisé.

Marcel CERF



(1) 144-145-147-148 : le nombre, invérifiable, varie selon les auteurs.

(2) « Nouveau journal d'un officier d'ordonnance ». *La Commune*, Paul Ollendorff, Paris 1889, pp. 351 à 353.

(3) « Mes cahiers rouges », n° VII, p. 103, *Cahier de la Quinzaine*, Paris 1910.
« Mes cahiers rouges », n° VIII, p. 179, *Cahier de la Quinzaine*, Paris 1912.

Mes souvenirs sur les événements des années 1870/1871

**Emile Maury, présentés et annotés par
Alain Dalotel.**

Édition Boutique de l'Histoire 1999

Emile Maury était garde national. Quarante ans plus tard il écrit ses souvenirs qui couvrent les deux sièges de Paris. Il n'a jamais eu de responsabilités et semble les avoir plutôt fuies que cherchées. De même, il s'agit d'un républicain et d'un patriote et on ne peut voir en lui un militant révolutionnaire, tout au plus un fervent admirateur de Blanqui et de ses disciples.

On comprend Dalotel de s'attacher par sa présentation et ses notes à cette image insolite, éloignée de tout romantisme révolutionnaire, peut-être tempérée par les années passées et l'amertume toujours présente de la défaite.

Avec Dalotel nous soulignerons ce qui concerne le « morceau de drapeau rouge de la Commune troué de balles et tâches de boue » qui accompagnait le manuscrit. Pour prendre les risques de le conserver et le transmettre quarante ans plus tard ne fallait-il pas que ce souvenir lui tienne à cœur. Nous avons connu dans les périodes récentes ce genre de fidélité ; il est toujours le signe d'un engagement profond.

Ce petit livre sort, grâce à Alain Dalotel, très heureusement de l'ombre pour nous rappeler que l'histoire est le fait des hommes qui la font, pas forcément héros, mais jamais sans grandeur.

Raoul DUBOIS

Je vous écrit de ma nuit

**Correspondance établie et présentée par
Xavière Gauthier (1)**

Après la biographie de « la Vierge rouge », Xavière Gauthier vient de publier la vaste correspondance de Louise Michel.

Un recueil de plus de 1000 lettres, résultat d'un travail acharné de 10 ans de recherche, de déchiffrement et d'érudition, appuyé par un appareil critique rigoureux et détaillé, fort utile pour l'identification des personnages et des événements évoqués.

La correspondance de la bonne Louise avec les militants du mouvement ouvrier et les personnalités marquantes de son temps fait participer le lecteur aux luttes politiques et sociales de cette fin de siècle.

Xavière Gauthier découvre parfois dans les lettres de « la grande citoyenne excessive et passionnée » des ambiguïtés, des contradictions et même des petites mesquineries qui, sans altérer sa combativité légendaire, semblent, à la fois, la rendre plus vulnérable et plus proche.

Plusieurs de ses lettres nous émeuvent profondément, telle celle à Ferré (n° 46) où elle résume son interrogatoire devant la justice militaire par ces mots : « J'ai aimé et servi la Commune de tout mon cœur, depuis le premier jour jusqu'au dernier parce qu'elle voulait le bonheur du peuple ! » et combien d'autres trésors à découvrir dans cette somme admirable !

(1) Un volume de 798 pages au éditions de Paris. 245 F.

Marcel CERF

Châtellerault

Le 24 octobre, les Amis de la Commune de Paris se sont retrouvés devant un fort agréable repas, traditionnel depuis quelques années. Un camarade rappelle la que, devant les tragédies de cette fin de millénaire (racisme, intégrisme, impérialisme, massacrant des millions d'innocentes victimes), il nous fallait plus que jamais puiser dans l'œuvre et les idéaux de la Commune.

Avec la brochure « Chantons la Commune », une chorale improvisée a terminé cette journée conviviale. Les trente participants sont repartis en souhaitant se retrouver l'an prochain. Et Claude Willard est revenu avec une adhésion supplémentaire à notre amicale.

Roland RIVIÈRE

La Commune au Danemark

Les manufactures des Gobelins et de Beauvais sont sollicitées en 1988, afin de réaliser dix-sept tapisseries provenant des cartons de l'artiste plasticien danois Bjoorn Norgaad.

Ces tapisseries racontent au travers de ces pièces l'histoire du Danemark, mais l'artiste, dans les bordures de celles-ci, dépasse les frontières de son pays et rappelle des personnages, des techniques, des mouvements appartenant à l'Humanité. C'est ainsi que la bordure de la tapisserie intitulée « La famille de Glücksborg » évoque Paris sous le titre « La France en effervescence » par la Tour Eiffel et la Commune de Paris, dans la partie verticale gauche de cette œuvre.

Ainsi, se vérifie-t-il qu'en ce domaine, comme d'en d'autres, la Commune de Paris n'est pas passée inaperçue.

Andrée POIRIER

Nos manifestations

Samedi 18 mars à 15 h : Commémoration du 18 Mars, Place de la Commune.

Dimanche 26 mars : Banquet de la Commune - prix 130 F.

Du 11 au 21 avril : Exposition à la mairie du 3^e arr^t. De 9 h à 18 h, le samedi de 9 h à 12 h.

13 avril à 18 h 30 : Conférence sur l'Internationale et la Commune. Le Comité des vingt arrondissements par Jacques Zwirn et Marcel Cerf à la mairie du 3^e arr^t.

18 avril à 18 h 30 : Conférence : les clubs populaires et la Commune par Alain Dalotel à la mairie du 3^e arr^t.

Dimanche 14 mai : Visite du Paris Communard - prix 175 F.

18 mai à 18 h 30 : Conférence : Paris en l'an 2000, une utopie socialiste de Tony Moilin à la mairie du 20^e arr^t par Maurice Moissonnier.

Samedi 27 mai à 14 h 30 : Rassemblement au Mur des Fédérés.

La section Auguste Vermorel Givors-Grigny a organisé une journée paëlla dans une ferme du massif du Pilat.

Une trentaine d'amis et sympathisants étaient présents. Trois amis sont venus renforcer notre association. De nombreux livres ont été vendus. Pierre Biais représentait l'association.

Christian CASTRO

A VAILLANT rien

Le genre discret lui convient bien. Les relations houleuses de l'Assemblée Nationale ne semblent pas troubler un sourire où le narquois le dispute au flegme étudié. Mais c'est surtout en tant que Maire du 18^e arrondissement que cet accord personnage déploie tous ses talents de concepteur du « consensus mou ».

Dans son journal, 18^e Citoyen, il signale que « les peintres et les cabarets ont fait la réputation internationale de Montmartre ». Voilà une affirmation qui ne contrariera personne mais à laquelle, il aurait pu, quand même ajouter, pour ne pas qu'on oublie, que le 18 mars 1871, le peuple montmartrois, en dérangeant les plans du sinistre Thiers, marquait à jamais leur village dans le firmament révolutionnaire universel.

Mais ce n'était pas le plus beau.

Ainsi que nous l'apprend « le Journal de Paris » du 11 novembre 1999, la butte Montmartre sera mieux protégée et dans la liste des dix bâtiments proposés au classement des Monuments historiques soumise par la mairie du 18^e, figure la basilique du Sacré-Cœur. On a toujours beau jeu, sinon de le renier, d'estomper le passé. Aussi paraît-il aberrant de voir une gauche plurielle réaliser ce que les Versaillais n'auraient jamais osé entreprendre. La protection de la Butte, à laquelle on souscrit volontiers, a quand même bon dos lorsque l'on y englobe le Sacré-Cœur. Entre celui-là et le « Lapin agile », notre choix n'est pas sorcier. Hideux dans son apothéose, ce monument de foi représente le monument d'expiation et de réconciliation nationale comme le voulaient les massacreurs des Communards. Pas question d'expier et encore moins de transactions à l'amiable avec les Versaillais.

Le député socialiste Eugène Fournière (1857-1913) doit se retourner dans sa tombe, lui que ne décolerait pas contre le Sacré-Cœur. Il se battit contre le clergé d'alors qui voulait démolir la vieille église Saint-Pierre, afin qu'il n'y ait qu'une seule église et obtint

d'impossible

un crédit pour la faire restaurer. Ce qui ne l'empêcha pas de penser que, tout compte fait, il avait gagné une bataille sur « l'obscurantisme et la réaction ».

Mais bien sûr qu'on exagère, qu'on voit le mal partout et que forcément notre passion pour la Commune nous égare. Ohé ! Jean-Baptiste, ohé ! Louise, qui a donc osé parler de plaie ouverte ? Il nous semble entendre Daniel Vaillant, Maire du 18^e, paraphrasant le César de Pagnol : mais quoi, je l'aime la Commune ! Mais moi, je l'admire la Commune !

Vous connaissez notre réponse.

PHILEMON



Adolphe Thiers - L'Éclipse, 22/9/1872. Ni trop rouge, ni trop blanc : c'est le vin de 1872. « La République sera conservatrice ou elle ne sera pas » nous prévient Thiers dans son discours du 13 novembre 1872.

Pour une participation financière de la Ville de Paris à nos activités culturelles

La Ville de Paris, reconnaissant sans tracasseries administratives inutiles, la réalité des activités culturelles de notre association, lui avait accordé en 1990 une subvention renouvelée en 1992 et 1995. Elle a ensuite interrompu cette aide financière sans explication, puis elle a rejeté les demandes qui lui étaient présentées, notamment en 1997 et 1998, alors que nos activités s'étaient déjà considérablement développées.

A la suite de divers contacts avec les services culturels, nous leur avons soumis en mai 1999 un projet d'exposition intitulé « la Commune de Paris et la démocratie du troisième millénaire », accompagné des justifications administratives nécessaires, et proposé d'engager avec eux une procédure de partenariat culturel et de participation financière. Dans le même temps, notre projet était communiqué au Conseil Régional d'Ile-de-France et au ministère de la Culture.

Au terme d'une période de plusieurs mois marquée d'abord par le silence de ces services, puis par un rejet non motivé de toute participation financière que nous avons vivement contesté, la Ville de Paris semble accepter maintenant de reconsidérer éventuellement notre dossier.

La concertation et le partenariat que nous souhaitons ne pouvant manifestement pas être envisagés, nous avons établi un nouveau projet plus limité,

mais indispensable à la poursuite de nos activités, dont nous estimons qu'il justifie une aide financière de la Ville de Paris dans le cadre d'une politique générale des subventions aux associations qui méritait d'être plus transparente et plus équitable. Nous ne manquerons pas, si besoin est, d'alerter à nouveau les élus qui ont bien voulu jusqu'ici soutenir nos efforts dans ce sens.

René BIDOUZE

Adhésions en 1999

Nombre d'adhésions

Depuis 1996, année record (361 adhésions), on constate une décroissance continue du recrutement annuel : 259 pour cette année, soit 10 % au-dessous de la moyenne des cinq années écoulées.

Répartition entre : chômeurs, jeunes-étudiants, actifs, retraités (en %).

Le rajeunissement continue, l'ensemble jeunes-étudiants et actifs passe de 51 en 1994 à 68 en 1999.

Répartition géographique (en %)

Le recrutement en province et à l'étranger passe de 28 en 1994 à 32 en 1999 ; malgré ce phénomène continu d'excentration, la Région Ile-de-France se maintient en tête.

Classement socio-professionnel (en %)

• L'ensemble (cadres-ingénieurs, enseignants-chercheurs, professions libérales), après avoir crû, revient en 1999, sensiblement au même niveau qu'en 1994 (48 %). Par contre, la réduction des ouvriers perdure : 12,5 en 1994, 7 aujourd'hui.

- Par rapport à la population active, le recrutement est toujours « surabon-

dant » pour l'ensemble (cadres-ingénieurs, enseignants-chercheurs, professions libérales) et reste « déficitaire » pour les ouvriers.

Conclusions

Si on peut se réjouir du rajeunissement des adhérents et du rayonnement en province et à l'étranger, n'y a-t-il pas motif de se pencher sur le ralentissement des adhésions ?

B. Eslinger



La sortie de notre livre « la Commune de Paris aujourd'hui » a été saluée par de nombreux journaux, dont : « Paris le Journal », « L'Ours », « Les Idées en mouvement », « Clara Magazine », « Les Nouvelles de Bordeaux », « Histoire », « Politis », « La Lettre politique et parlementaire », « Revue des CE », « L'Hebdo », « Revue d'Histoire », « La Terre », « Options ».

Qu'ils en soient remerciés.

Seule « l'Humanité » comme quotidien y consacra un article dont nous lui sommes gré. Les autres, bien qu'ayant reçu ce livre, ont, dans un bel ensemble, observé la politique du silence. Qu'ils n'en soient pas remerciés.

Robert GOUPIL

Trois nouvelles brochures :

« L'œuvre sociale de la Commune », « Louise Michel », « Eugène Varlin » seront à la disposition de nos adhérents début mars 2000.

Dès maintenant, vous pouvez adresser vos commandes (15 F l'unité).

Actualité de la Commune Barricades, une évocation de la Commune

C'est dans ce titre « Barricades » que nos amis de la « Compagnie Jolie Môme » évoquent, en spectacle, la Commune de Paris 1871.

Mettant en scène des personnages représentant la bourgeoisie versaillaise et le peuple communard, mêlant les personnages et les situations d'Adamov aux citations des deux parties en présence. Utilisant leur expérience du théâtre de rue, de la chanson militante, mêlant la chanson aux citations de divers courants ouvriers mais aussi des écrivains anti-communards, la compagnie s'intègre bien à l'espace scénique comme nous avons pu le voir à « l'Épée de Bois ». La troupe, où chacun interprète plusieurs personnages typés, montre une homogénéité parfaite. La salle joue le jeu et s'intègre au spectacle. A la sortie, c'est de la Commune qu'on parle, de son histoire, de ses prolongements car, il faut le souligner, c'est l'optimisme qui l'emporte.

Il faut souhaiter que ce travail connaisse une ampleur nationale et circule dans les Centres culturels, les Comités d'entreprise, les Maisons des jeunes en espérant qu'il trouvera aussi des lieux d'accueil dans des salles de spectacle.

Contact : Compagnie Jolie Môme, BP 92, 92235 Gennevilliers Cedex. Tél. : 01 48 58 67 80.

Erratum

Une malencontreuse omission a supprimé deux paragraphes importants de la contribution du Parti radical de gauche, à qui nous présentons nos sincères excuses. Ils doivent être insérés p. 136 après le 2^e paragraphe se terminant par « janvier 1998 ».

La Commune a reçu le soutien et le renfort de centaines d'étrangers, Belges, Polonais, Italiens, Hongrois, Allemands, Russes, Roumains. Le ministre du Travail était un Hongrois : Léo Frankel. Le commandement des troupes était confié à un Polonais : Jaroslaw Dombrowski, tué sur une barricade de Montmartre le 23 mai 1871. Comment expliquer pareille solidarité internationale ? C'est que les républicains français avaient toujours manifesté leur soutien aux peuples opprimés d'Europe, notamment aux Polonais et aux Italiens. La France, patrie des Droits de l'Homme, avait été une terre d'asile pour les combattants de la liberté. Ceux-ci tinrent à s'acquitter de leur dette. Au lendemain du 4 septembre d'abord, en participant, à la manière de Garibaldi, à la lutte contre les Prussiens. Au lendemain du 18 mars ensuite, en s'engageant au service de la Commune. Cette présence nombreuse des étrangers au sein de la Commune vient nous rappeler l'importance des valeurs qu'incarne la France aux yeux du monde et combien notre pays, loin de s'appauvrir, s'enrichit de l'accueil qu'il sait offrir aux autres populations de la planète. Il convient de le dire et le redire, aujourd'hui, face à une extrême-droite et, hélas, une cer-

taine droite dite « modérée », qui voudraient faire de la question de l'immigration un épouvantail sans cesse agité pour détourner les citoyens des vraies questions de notre fin de siècle.



Le projet des communards, on l'oublie trop souvent, était d'abord un projet institutionnel. A travers la proclamation de la Commune de Paris, se trouvait posée la question de la place de l'Etat dans l'architecture des institutions de la France. Certes, on a pu se moquer du « monstre constitutionnel », que représente la déclaration du 19 avril, exigeant « l'autonomie de la Commune étendue à toutes les localités de France ». N'est-ce pas, pourtant, ce même idéal décentralisateur que l'on retrouve dans les lois de 1982, dont chacun s'accorde aujourd'hui à juger le bien-fondé ? Les radicaux d'aujourd'hui ne peuvent que se reconnaître dans ces mots des radicaux de la *Ligue d'Union républicaine pour la Défense des Droits de Paris*, reprenant à leur compte le programme politique de la Commune : « Il faut aussi que de la Commune jusqu'à la grande unité nationale, les groupes successifs, cantonaux, départementaux, provinciaux, vivent et se meuvent avec indépendance dans la sphère naturelle de leur activité ». Profondément fédéralistes, tout en étant attachés au principe de subsidiarité, les radicaux d'aujourd'hui rajouteraient l'échelon européen, tant il est vrai que de la région à l'Europe, il n'y a qu'un pas, pas qui passe par la Nation, laquelle, loin d'être niée, s'en trouve affirmée.

**POUR CE PRINTEMPS
DE L'AN 2000,
LE MUSEE D'ORSAY
HONORE LA COMMUNE**

EXPOSITIONS

Du 14 mars au 11 juin : « Courbet et la Commune, la Commune photographiée ».

Accès avec le billet d'entrée au Musée.

CONFERENCES

Jeu­di 9 mars à 18 h 30 : « Refuser l'oubli », récits, rites et monuments par Laure Godineau, professeur agrégé à l'Université de Paris XIII-Villetaneuse.

Jeu­di 23 mars à 18 h 30 : « La ville en ruine, le spectacle photographique de Paris en 1871 », par Alisa Luxemburg, professeur à l'Université de Georgie, Athens, Etats-Unis.

Accès gratuit.

CINEMA

Le film « La Commune », de Peter Watkins. Mercredi 22, jeudi 23, vendredi 24 mars à 19 h, samedi 25 et dimanche 26 mars à 12 h.

Prix : 35 F. Tarif réduit : 25 F.

ATELIER-CONCERT

Mardi 21 mars à 19 h, « Chansons autour de la Commune ». Françoise Le Golvan (mezzo-soprano), Philippe Mayer (baryton), Pascal Le Pennec (Accordéon), Jean-Pierre Gesbert (Piano). Présentation par Jacques Rougerie.

Prix 80 F et tarif réduit 60 F.